

Table des matières

POUR UNE LECTURE A VOIX HAUTE	4
1 ^{er} extrait, Albert Camus, Le Premier homme, 6, 1994 (1960) .	5
2 ^{ème} extrait, Marcel Pagnol, La gloire de mon père (1957)	8
3 ^{ème} extrait, VII, Victor Hugo, Les Misérables	11
4 ^{ème} extrait, Lewis Carroll, Alice au Pays des Merveilles - CHAPITRE X, Le quadrille des homards	14
Extrait n°5, La Comtesse de Ségur, Les Malheurs de Sophie - Les cheveux mouillés	17
Extrait n°6, Joseph Kessel, Le Lion	20
Extrait n°7, Hector Malot, Sans Famille	22
Extrait n°8, Georges Sand, François le champi	25
Extrait n°9 Jules Renard, Poil de Carotte, La Trompette	28
Extrait n°10 Albert Cohen, Le livre de ma mère	31
Extrait n°11 Rudyard Kipling, Le Livre de la Jungle, Ch II, La chasse de Kaa	33
Extrait n°12 Joseph Joffo, Un sac de billes	36
Extrait n°13 Hervé Bazin, Vipère au poing	38
Extrait n°14 Eugène Le Roy, Jacquou le croquant	42
Extrait n°15 Jules Verne, Un Capitaine de 15 ans	45
Extrait n°16 Anne Frank, Journal	47
Extrait n°17 Louisa May Alcott, Les Quatre filles du docteur March, Ch IV	49
Extrait n°18 Jean Giono, Jean Le Bleu	51

Extrait n°19 Jean-Jacques Rousseau, Confessions	54
Extrait n°20 Victor Hugo, Les Misérables, La mort de Gavroche, V, 1	56

Au XIX^e siècle la littérature se tourne vers l'enfance et commence à présenter des figures de l'enfant mais de l'enfant souffrant. Chaque personnage enfantin est confronté à la fois à la dureté de la société et à la cruauté ou à l'indifférence des adultes. À travers leurs petits héros maltraités, des auteurs comme Victor Hugo, Jules Renard ou Hector Malot dénoncent l'injustice de la société face à ces enfants, victimes innocentes, et ils appellent les hommes à plus de raison et de charité. Aux XX^e et XXI^e les auteurs évoquent les figures d'enfants confrontés aux conflits, déracinés, en rébellion contre la société dans laquelle ils vivent, ou à l'inverse évoluant dans un milieu familial porteur et qui les aide à « grandir ».

POUR UNE LECTURE A VOIX HAUTE

il faut porter ses efforts sur les contraintes suivantes

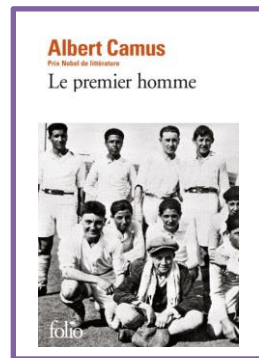
- L'intonation / l'expressivité
- Le rythme et le débit
- L'Articulation et la prononciation
- La portée de la voix
- Le respect de la ponctuation
- La fluidité de la lecture

1^{er} extrait, Albert Camus, *Le Premier homme*, 6,
1994 (1960)

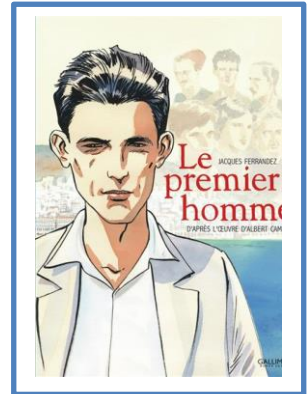
***Le Premier Homme** est un récit autobiographie d'Albert Camus, qui se représente sous les traits de Jacques. L'ouvrage commence par « la recherche du père » mort au combat en 1914 et qu'il n'a pas connu. Dans le chapitre 6, Albert Camus évoque sa mère, sa famille pauvre et illettrée gouvernée par la grand-mère autoritaire dont l'enfant redoute les sévères punitions.*

La cérémonie du cinéma réservait d'autres plaisirs à l'enfant. Elle avait lieu le dimanche après-midi et parfois le jeudi. Le cinéma de quartier se trouvait à quelques pas de la maison et il portait le nom d'un poète romantique comme la rue qui le longeait. Avant d'y entrer, il fallait franchir une chicane d'éventaires présentés par des marchands arabes et où se trouvaient pêle-mêle des cacahuètes, des pois chiches séchés et salés, des lupins, des sucres d'orge peints de couleurs violentes et des « acidulés » poisseux. D'autres vendaient des pâtisseries criardes, parmi lesquelles des sortes de pyramides torsadées de crème recouvertes de sucre rose, d'autres des beignets dégoulinant(s) d'huile et de miel. Autour des éventaires, une nuée de mouches et d'enfants, attirés par le même sucre, vrombissaient ou hurlaient en se poursuivant sous les malédictions des marchands. Jacques escortait sa grand-mère qui, pour l'occasion, avait lissé ses cheveux blancs et fermé son éternelle robe noire d'une broche d'argent. Elle écartait gravement le petit peuple hurlant qui bouchait l'entrée et se présentait à l'unique guichet pour prendre des « réservés », mauvais fauteuils de bois dont le siège se rabattait avec bruit à

côté des bancs où s'engouffraient en se disputant les places les enfants à qui on n'ouvrait la porte latérale qu'au dernier moment. Les films étant muets, comportaient en effet de nombreuses projections de texte écrit qui visaient à éclairer l'action. Comme la grand-mère ne savait pas lire, le rôle de Jacques consistait à les lui lire. Malgré son âge, la grand-mère n'était nullement sourde. Mais il fallait d'abord dominer le bruit du piano et celui de la salle, dont les réactions étaient généreuses. De plus, malgré l'extrême simplicité de ces textes, beaucoup de mots qu'ils comportaient n'étaient pas familiers à la grand-mère et certains même lui étaient étrangers. Jacques, de son côté, désireux d'une part de ne pas gêner les voisins et soucieux surtout de ne pas annoncer à la salle entière que la grand-mère ne savait pas lire (elle-même parfois, prise de pudeur, lui disait à voix haute, au début de la séance : « tu me liras, j'ai oublié mes lunettes »), Jacques donc ne lisait pas les textes aussi fort qu'il eût pu le faire. Le résultat était que la grand-mère ne comprenait qu'à moitié, exigeait qu'il répète le texte (...). Jacques tentait de parler plus fort, des « chut » le jetaient alors dans une vilaine honte, il bafouillait, la grand-mère le grondait et bientôt le texte suivant arrivait, plus obscur encore pour la pauvre vieille qui n'avait pas compris le précédent. La confusion augmentait alors jusqu'à ce que Jacques retrouve assez de présence d'esprit pour résumer en deux mots un moment crucial du Signe de Zorro par exemple, avec



Douglas Fairbanks père. « Le vilain veut lui enlever la jeune fille » articulait fermement Jacques en profitant d'une pause du piano ou de la salle. Tout s'éclairait, le film continuait et l'enfant respirait. En général, les ennuis s'arrêtaient là. Mais certains films du genre Les deux orphelines étaient vraiment trop compliqués, et, coincé entre les exigences de la grand-mère et les remontrances de plus en plus irritées de ses voisins, Jacques finissait par rester coi. Il gardait encore le souvenir d'une de ces séances où la grand-mère, hors d'elle, avait fini par sortir, pendant qu'il la suivait en pleurant, bouleversé à l'idée qu'il avait gâché l'un des rares plaisirs de la malheureuse et le pauvre argent dont il avait fallu le payer.



Pour te faire une idée du caractère de la grand-mère, et de la volonté de son petit-fils à lui obéir, tu peux regarder la séquence extraite du film de Gianni Amelio sorti en 2011.

(Séquence de la
25e à la 28e
minute)

2^{ème} extrait, Marcel Pagnol, *La gloire de mon père* (1957)

*Dans **La gloire de mon père**, Marcel Pagnol nous raconte les premiers souvenirs de sa toute petite enfance à Aubagne où son père a eu son premier poste d'instituteur.*

Lorsqu'elle allait au marché, ma mère me laissait au passage dans la classe de mon père, qui apprenait à lire à des gamins de six ou sept ans. Je restais assis, bien sage, au premier rang, et j'admirais la toute-puissance paternelle. Il tenait à la main une baguette de bambou : elle lui servait à montrer les mots qu'il écrivait au tableau noir, et quelquefois à frapper sur les doigts d'un cancre inattentif.

Un beau matin, ma mère me déposa à ma place, et sortit sans mot dire, pendant qu'il écrivait magnifiquement sur le tableau : « La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage. »

Tandis qu'il arrondissait un admirable point final, je criai : « Non ! Ce n'est pas vrai ! »

Mon père se retourna soudain, me regarda stupéfait, et s'écria : « Qu'est-ce que tu dis ? »

– Maman ne m'a pas puni ! Tu n'as pas bien écrit ! »

Il s'avança vers moi :

« Qui t'a dit qu'on t'avait puni ?

– C'est écrit. »

La surprise lui coupa la parole un moment.

« Voyons, voyons, dit-il enfin, est-ce que tu sais lire ?

– Oui

– Voyons, voyons... », répétait-il.

Il dirigea la pointe du bambou vers le tableau noir.

« Eh bien, lis. »

Je lus la phrase à haute voix. Alors, il alla prendre un abécédaire, et je lus sans difficulté plusieurs pages...Je crois qu'il eut ce jour-là, la plus grande joie de sa vie.

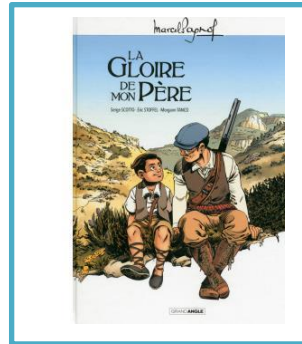
Pages 8 et 9

[LIRE EN LIGNE LA
GLOIRE DE MON
PERE](#)

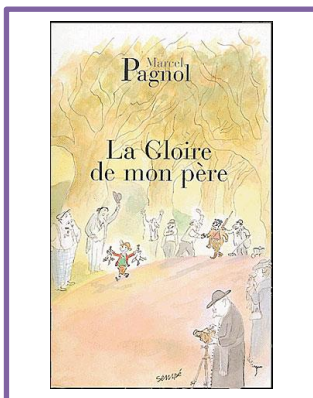
Lorsque ma mère survint, elle me trouva au milieu des quatre instituteurs, qui avaient renvoyé leurs élèves dans la cour de récréation, et qui m'entendaient déchiffrer lentement l'histoire du Petit Poucet... Mais au lieu d'admirer cet exploit, elle pâlit, déposa ses paquets par terre, referma le livre, et m'emporta dans ses bras, en disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! ... »

Sur la porte de la classe, il y avait la concierge, qui était une vieille femme corse : elle faisait des signes de croix. J'ai su plus tard que c'était elle qui était allée chercher ma mère, en l'assurant que « ces messieurs » allaient me faire « éclater le cerveau ».

A table, mon père affirma qu'il s'agissait de superstitions ridicules, que je n'avais fourni aucun effort, que j'avais appris à lire comme un perroquet apprend à parler, et qu'il ne s'en était même pas aperçu. Ma mère ne fut pas convaincue, et de temps à autre elle posait sa main fraîche sur mon front et me demandait : « Tu n'as pas mal à la tête ? »



Non, je n'avais pas mal à la tête, mais jusqu'à l'âge de six ans, il ne me fut plus permis d'entrer dans une classe, ni d'ouvrir un livre, par crainte d'une explosion cérébrale.



Regarder la
première
minute vingt

3^{ème} extrait, VII, Victor Hugo, Les Misérables

Dans les Misérables de Victor HUGO, Cosette est la fille Fantine, l'ouvrière écrasée par sa condition. Fantine a dû se résoudre à mettre en pension Cosette. Victime du couple Thénardier, figure du mal et de l'opportunisme, Cosette connaît une enfance malheureuse jusqu'à sa rencontre avec Jean Valjean, alias Mr Madeleine.

Cosette, nous l'avons dit, n'avait pas eu peur. L'homme lui adressa la parole. Il parlait d'une voix grave et presque basse.

L'homme resta un moment sans parler, puis il dit brusquement :

- Tu n'as donc pas de mère ?
- Je ne sais pas, répondit l'enfant.

Avant que l'homme eût eu le temps de reprendre la parole, elle ajouta :

- Je ne crois pas. Les autres en ont.
- Moi, je n'en ai pas. Et après un silence, elle reprit :
- Je crois que je n'en ai jamais eu.

L'homme s'arrêta, il posa le seau à terre, se pencha et mit ses deux mains sur les deux épaules de l'enfant, faisant effort pour la regarder et voir son visage dans l'obscurité. La figure maigre et chétive de Cosette se dessinait vaguement à la lueur livide du ciel.

Livre III, Ch III à
XIX

Page 80 à 118

[LIRE EN LIGNE](#)
[L'HISTOIRE DE](#)
[COSETTE](#)

– Comment t’appelles-tu ? dit l’homme.

– Cosette.

L’homme eut comme une secousse électrique. Il la regarda encore, puis il ôta ses mains de dessus les épaules de Cosette, saisit le seau, et se remit à marcher. Au bout d’un instant, il demanda :

– Petite, où demeures-tu ?

– À Montfermeil, si vous connaissez.

– C’est là que nous allons ?

– Oui, monsieur.

*[Ecouter ici le
livre audio](#)*

Il fit encore une pause, puis il recommença :

– Qui est-ce donc qui t’a envoyée à cette heure chercher de l’eau dans le bois ?

– C’est madame Thénardier.

L’homme repartit d’un son de voix qu’il voulait s’efforcer de rendre indifférent, mais où il y avait pourtant un tremblement singulier :

– Qu’est-ce qu’elle fait, ta madame Thénardier ?

– C’est ma bourgeoise, dit l’enfant. Elle tient l’auberge.



– L’auberge ? dit l’homme. Eh bien, je vais aller y loger cette nuit. Conduis-moi.

– Nous y allons, dit l’enfant.

L’homme marchait assez vite. Cosette le suivait sans peine. Elle ne sentait plus la fatigue. De temps en temps, elle levait les yeux vers cet homme avec une sorte de tranquillité et d’abandon inexprimable. Jamais on ne lui avait appris à se tourner vers la providence et à prier. Cependant elle sentait en elle quelque chose qui ressemblait à de l’espérance et à de la joie et qui s’en allait vers le ciel.



(Regarder de
1h40 à 1h44)

4^{ème} extrait, Lewis Carroll, Alice au Pays des Merveilles - CHAPITRE X, Le quadrille des homards

Alice pénètre par le terrier d'un lapin blanc dans un monde souterrain très étrange où elle fait la rencontre de tout un aréopage de personnages fabuleux, comme ce chat du Cheshire qui lui annonce : "Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Et tu es folle". Plus loin dans le livre, ce sont la Simili-Tortue et le Griffon qui lui enseigne la danse « le quadrille des homards »

La Simili-Tortue poussa un profond soupir et s'essuya les yeux du revers d'une de ses pattes. Elle regarda Alice et s'efforça de parler, mais, pendant une ou deux minutes, les sanglots étouffèrent sa voix. « Pareil que si elle avait une arête dans la gorge », dit le Griffon. Et il se mit en devoir de la secouer et de lui taper dans le dos. Finalement, la Simili-Tortue retrouva la parole, et tandis que les larmes ruisselaient sur ses joues, elle reprit en ces termes :

« Tu n'as sans doute pas beaucoup vécu dans la mer...

– Non, en effet, dit Alice.

–... et peut-être que tu n'as jamais été présentée à un homard...



[Ecouter ici le livre audio](#)

– J’ai goûté une fois... commença Alice. Mais elle s’interrompt brusquement et dit : Non, jamais

–... de sorte que tu ne peux pas savoir combien le quadrille des homards est une chose charmante !

– Certainement pas, déclara Alice. Quel genre de danse cela peut-il bien être ?

– Eh bien, expliqua le Griffon, on commence par s’aligner sur un rang au bord de la mer...

– Sur deux rangs ! s’écria la Simili-Tortue. Tous tant qu’on est : les phoques, les tortues, le saumon, etc. Ensuite, quand on a déblayé le terrain des méduses qui l’encombrent...

– Et cela, cela prend généralement pas mal de temps, interrompt le Griffon.

–... on fait deux pas en avant...

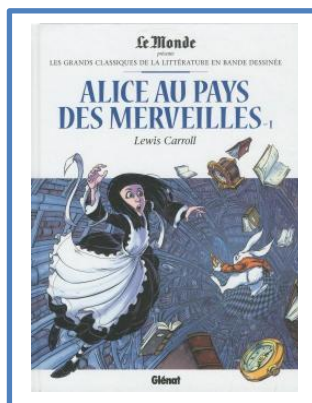
– Avec, chacun, un homard pour cavalier ! s’écria le Griffon.

– Naturellement ! Donc, on fait deux pas en avant vers son cavalier...

–... puis on change de homard, et on fait deux pas en arrière, continua le Griffon.

(PAGE 137 A 139)

[LIRE EN LIGNE](#)
[ALICE AU PAYS](#)
[DES MERVEILLES](#)
[AU FORMAT PDF](#)



- Après cela, vois-tu, reprit la Simili-Tortue, on jette les...
- Les homards ! » cria le Griffon, en bondissant très haut.
- ... aussi loin que possible dans la mer...
- On nage à leur poursuite ! hurla le Griffon.
- On fait un saut périlleux dans la mer ! vociféra la Simili-Tortue, tout en cabriolant comme une folle.
- On change de nouveau de homard ! brailla le Griffon.
- On revient sur le rivage, et... et c'est tout pour la première figure », dit la Simili-Tortue en baissant brusquement la voix.

Puis, les deux créatures, qui n'avaient pas cessé de bondir dans toutes les directions d'une manière désordonnée, se rassirent, très tristes et très calmes, et regardèrent Alice.

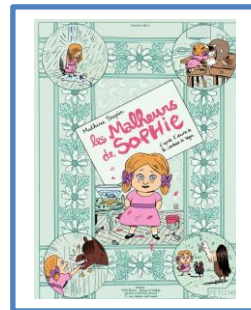
(Regarder ici
le dessin
animé)

- « Cela doit-être une très jolie danse, dit-elle, impressionnée.
- Veux-tu qu'on te montre un peu comment cela se danse ? demanda la Simili-Tortue.
- J'en serais ravie, répondit Alice

Extrait n°5, La Comtesse de Ségur, Les Malheurs de Sophie - Les cheveux mouillés

La petite Sophie de Réan ne manque pas d'idées pour occuper ses journées : couper les poissons adorés de sa maman avec son nouveau couteau, laisser fondre sa poupée au soleil qu'elle va ensuite enterrer dignement, plonger les pieds dans de la chaux, laisser échapper un poulet qui sera dévoré par un vautour... Son cousin Paul tente de la remettre dans le droit chemin, sans beaucoup de succès. Alors pleuvent les châtiments.

Sophie était coquette, elle aimait à être bien mise et à être trouvée jolie. Pourtant elle n'était pas jolie ; elle avait une bonne grosse figure bien fraîche, bien gaie, avec de très beaux yeux gris, un nez en l'air et un peu gros, une bouche grande et toujours prête à rire, des cheveux blonds, pas frisés, et coupés court comme ceux d'un garçon. Elle aimait à être bien mise et elle était toujours très mal habillée : une simple robe en percale blanche, décolletée et à manches courtes, hiver comme été, des bas un peu gros et des souliers de peau noire. Jamais de chapeau ni de gants. Sa maman pensait qu'il était bon de l'habituer au soleil, à la pluie, au vent, au froid. Ce que Sophie désirait beaucoup, c'était d'avoir les cheveux frisés. Elle avait un jour entendu admirer les jolis cheveux blonds frisés d'une de ses petites amies, Camille de Fleurville, et depuis



elle avait toujours tâché de faire friser les siens. Entre autres inventions, voici ce qu'elle imagina de plus malheureux. Un après-midi il pleuvait très fort et il faisait très chaud, de sorte que les fenêtres et la porte du perron étaient restées ouvertes. Sophie était à la porte ; sa maman lui avait défendu de sortir ; de temps en temps elle allongeait le bras pour recevoir la pluie ; puis elle allongea un peu le cou pour en recevoir quelques gouttes sur la tête. En passant sa tête ainsi en dehors, elle vit que la gouttière débordait et qu'il en tombait un grand jet d'eau de pluie. Elle se souvint en même temps que les cheveux de Camille frisaient mieux quand ils étaient mouillés. « Si je mouillais les miens, dit-elle, ils friseraient peut-être ! » Et voilà Sophie qui sort malgré la pluie, qui met sa tête sous la gouttière, et qui reçoit, à sa grande joie, toute l'eau sur la tête, sur le cou, sur les bras, sur le dos. Lorsqu'elle fut bien mouillée, elle rentra au salon et se mit à essuyer sa tête avec son mouchoir, en ayant soin de rebrousser ses cheveux pour les faire friser. Son mouchoir fut trempé en une minute ; Sophie voulut courir dans sa chambre pour en demander un autre à sa bonne, lorsqu'elle se trouva nez à nez avec sa maman. Sophie, toute mouillée, les

[Ecouter ici le livre audio](#)

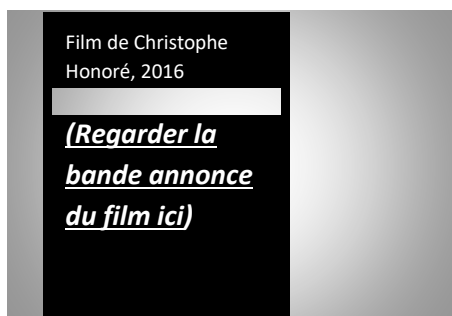
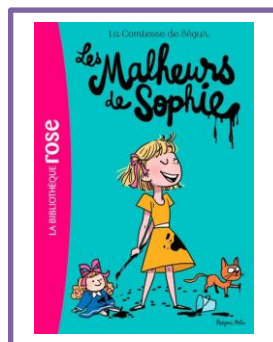
Ch VII

Pages 18 et 19

[LIRE EN LIGNE](#)
[LE LIVRE AU](#)
[FORMAT PDF](#)

cheveux hérissés, l'air effaré, resta immobile et tremblante. La maman, étonnée, d'abord, lui trouva une figure si ridicule qu'elle éclata de rire. « Voilà une belle idée que vous avez eue, mademoiselle ! lui dit-elle. Si vous voyiez la figure que vous avez, vous ririez de vous-même comme je le fais maintenant. Je vous avais défendu de sortir ; vous avez désobéi comme d'habitude ; pour votre punition vous allez rester à dîner comme vous êtes, les cheveux en l'air, la robe trempée, afin que votre papa et votre cousin Paul voient vos belles inventions. Voici un mouchoir pour achever de vous essuyer la figure, le cou et les bras. » Au moment où Mme de Réan finissait de parler, Paul entra avec M. de Réan ; tous deux s'arrêtèrent stupéfaits devant la pauvre Sophie, rouge, honteuse, désolée et ridicule ; et tous deux éclatèrent de rire.

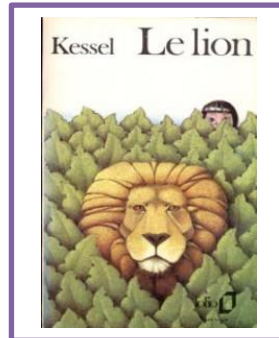
Plus Sophie rougissait et baissait la tête, plus elle prenait un air embarrassé et malheureux, et plus ses cheveux ébouriffés et ses vêtements mouillés lui donnaient un air risible. Enfin M. de Réan demanda ce que signifiait cette mascarade et si Sophie allait dîner en mardi gras de carnaval.



Extrait n°6, Joseph Kessel, Le Lion

***Le lion**, c'est l'histoire d'un amour fou entre une petite fille et un lionceau devenu le Roi de la réserve d'Amboseli dont son père est responsable. Une relation touchante, véritable hommage à la nature.*

Un rire enfantin, haut et clair, ravi, merveilleux, sonna comme un tintement de clochettes dans le silence de la brousse. Et le rire qui lui répondit était plus merveilleux encore. Car c'était bien un rire. Du moins, je ne trouve pas dans mon esprit, ni dans mes sens, un autre mot, une autre impression pour ce grondement sonore et débonnaire, cette rauque, puissante et animale joie.



Cela ne pouvait pas être vrai Cela tout simplement ne pouvait pas être.

A présent, les deux rires - clochettes et rugissements - résonnaient ensemble. Quand ils cessèrent, j'entendis Patricia m'appeler.

Glissant et trébuchant, je gravis la pente, me raccrochai aux arbustes, écartai la haie d'épineux avec des mains lardées de ronces et sur lesquelles le sang perlait.

Au-delà du mur végétal, il y avait un ample espace d'herbes rases. Sur le seuil de cette savane, un seul arbre s'élevait. Il n'était pas très haut. Mais de son tronc noueux et trapu

partaient, comme les rayons d'une roue, de longues, fortes et denses branches qui formaient un parasol géant. Dans son ombre, la tête tournée de mon côté, un lion était couché sur le flanc. Un lion dans toute la force terrible de l'espèce et dans sa robe superbe. Le flot de la crinière se répandait sur le mufle allongé contre le sol.

Et entre les pattes de devant, énormes, qui jouaient à sortir et à rentrer leurs griffes, je vis Patricia. Son dos était serré contre le poitrail du grand fauve. Son cou se trouvait à portée de la gueule entrouverte. Une de ses mains fourrageait dans la monstrueuse toison.

« King le bien nommé. King, le Roi. » Telle fut ma première pensée.

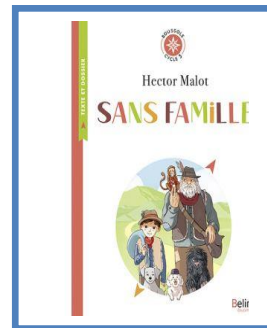
*(Regarder la
séquence de
la 29e minute
à la 36e
minute)*

Un film de
1962 de Jack
Cardiff

Extrait n°7, Hector Malot, Sans Famille

À 8 ans, Rémi est vendu à Vitalis, un vieil homme qui le prend comme comédien dans sa troupe ambulante. Avec le singe Joli-Coeur et les chiens Capi, Zerbino et Dolce, ils partent sur les chemins pour gagner leur pain en donnant des spectacles. Et la vie d'artistes leur réserve bien des surprises ! Au fil de ses aventures et de ses rencontres, Rémi finira-t-il par découvrir d'où il vient ?

Je pris ma harpe, qui était posée contre un arbre, et, tournant le dos au canal, après avoir mis mes comédiens en position, je commençai à jouer un air de danse, puis, après, une valse. Tout à coup j'entendis une voix claire, une voix d'enfant crier : « Bravo ! » Cette voix venait de derrière moi. Je me retournai vivement. Un bateau était arrêté sur le canal, l'avant tourné vers la rive sur laquelle je me trouvais ; les deux chevaux qui le remorquaient avaient fait halte sur la rive opposée.



C'était un singulier bateau, et tel que je n'en avais pas encore vu de pareil : il était beaucoup plus court que les péniches qui servent ordinairement à la navigation sur les canaux, et au-dessus de son pont peu élevé au-dessus de l'eau était construite

une sorte de galerie vitrée. À l'avant de cette galerie se trouvait une véranda ombragée par des plantes grimpantes, dont le feuillage, accroché çà et là aux découpures du toit, retombait par places en cascades vertes ; sous cette véranda j'aperçus deux personnes : une dame jeune encore, à l'air noble et mélancolique, qui se tenait debout, et un enfant, un garçon à peu près de mon âge, qui me parut couché. C'était cet enfant sans doute qui avait crié « Bravo ». Remis de ma surprise, car cette apparition n'avait rien d'effrayant, je soulevai mon chapeau pour remercier celui qui m'avait applaudi.

« C'est pour votre plaisir que vous jouez ? me demanda la dame, parlant avec un accent étranger.

[LIRE EN LIGNE LE](#)
[LIVRE AU FORMAT](#)
[PDF](#)

Lire à partir de la
page 62

– C'est pour faire travailler mes comédiens et aussi... pour me distraire. »

L'enfant fit un signe, et la dame se pencha vers lui. « Voulez-vous jouer encore ? » me demanda la dame en relevant la tête. Si je voulais jouer ! Jouer pour un public qui m'arrivait si à propos ! Je ne me fis pas prier. Je repris donc ma harpe et je commençai à jouer une valse ; aussitôt Capi entoura la taille de Dolce avec ses deux pattes, et ils se mirent à tourner en mesure. Puis Joli-Cœur dansa un pas seul. Puis successivement nous passâmes en revue tout notre répertoire. Nous ne sentions pas la fatigue. Quant à mes comédiens, ils avaient assurément compris qu'un dîner serait le paiement de leurs peines, et ils ne

s'épargnaient pas plus que je ne m'épargnais moi-même. Tout à coup, au milieu d'un de mes exercices, je vis Zerbino sortir d'un buisson, et, quand ses camarades passèrent près de lui, il se plaça effrontément au milieu d'eux et prit son rôle.

Tout en jouant et en surveillant mes comédiens, je regardais de temps en temps le

jeune garçon, et, chose étrange, bien qu'il parût prendre grand plaisir à nos exercices, il ne bougeait pas ; il restait couché, allongé, dans une immobilité complète, ne remuant que les deux mains pour nous applaudir.

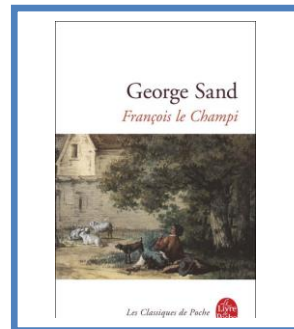
*(Regarder de la
36e à la 43e
minute)*

1981 – Source INA
– Une réalisation
de Jacques Ertaud

Extrait n°8, Georges Sand, François le champi

Un champi était un enfant abandonné dans les champs par ses parents. En grandissant, disent « les bonnes gens », les champis deviennent des paresseux et des voleurs. Non, pas s'ils sont aimés, répond George Sand. Une pauvre femme, la Zabelle, puis Madeleine, une jeune femme mal mariée, recueillent un bel enfant et l'aiment tant qu'il le leur rend au centuple.

Depuis ce jour-là Madeleine embrassa cet enfant matin et soir, ni plus ni moins que s'il eût été à elle, et la seule différence qu'elle fit entre Jeannie et François, c'est que le plus jeune était le plus gâté et le plus cajolé, comme son âge le comportait. Il n'avait que sept ans lorsque le champi en avait douze, et François comprenait fort bien qu'un grand garçon comme lui ne pouvait être amijolé comme un petit. D'ailleurs ils étaient encore plus différents d'apparence que d'âge.



François était si grand et si fort qu'il paraissait un garçon de quinze ans, et Jeannie était mince et petit comme sa mère dont il avait toute la retirance. En sorte qu'il arriva qu'un matin qu'elle recevait son bonjour sur le pas de sa porte et qu'elle l'embrassait comme de coutume, sa servante lui dit :

– M'est avis, sans vous offenser, notre maîtresse, que ce gars est bien grand pour se faire embrasser comme une petite fille.

– Tu crois ? répondit Madeleine étonnée. Mais tu ne sais donc pas l'âge qu'il a ?

– Si fait ; aussi je n'y verrais pas de mal, n'était qu'il est champi et que moi, qui ne suis que votre servante, je n'embrasserais pas ça pour bien de l'argent.

– Ce que vous dites là est mal, Catherine, reprit madame Blanchet, et surtout vous ne devriez pas le dire devant ce pauvre enfant.

– Qu'elle le dise et que tout le monde le dise, répliqua François avec beaucoup de hardiesse. Je ne m'en fais pas de peine. Pourvu que je ne sois pas champi pour vous, madame Blanchet, je suis très content.

[LIRE EN LIGNE LE
LIVRE AU FORMAT
PDF](#)

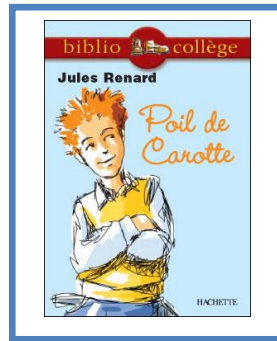
– Tiens, voyez donc, dit la servante. C'est la première fois que je l'entends causer si longtemps. Tu sais donc mettre trois paroles au bout l'une de l'autre, François ? Eh bien ! vrai, je croyais que tu ne comprenais pas seulement ce qu'on disait. Si j'avais su que tu écoutais, je n'aurais pas dit devant toi ce que j'ai dit, car je n'ai nulle envie de te molester. Tu es bon garçon, très tranquille et complaisant. Allons, allons, n'y pense pas ; si je trouve drôle que notre maîtresse t'embrasse, c'est parce que tu me parais trop grand pour ça et que ta câlinerie te fait paraître encore plus sot que tu n'es. Ayant ainsi raccommode la chose, la grosse Catherine alla faire sa soupe et n'y pensa plus.

Mais le champi suivit Madeleine au lavoir et, s'asseyant auprès d'elle, il lui parla encore comme il savait parler avec elle et pour elle seule.

Extrait n°9 Jules Renard, Poil de Carotte, La Trompette

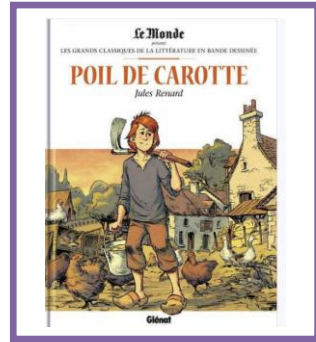
Petit dernier de la famille Lepic, François que tout le monde appelle « Poil de carotte » à cause de ses cheveux roux et de ses taches de rousseur est le mal-aimé. Il subit sans arrêt les reproches de sa mère et l'indifférence de son père et de ses frères et sœurs. Pour lutter contre les humiliations du quotidien et braver le monde injuste des adultes, notre brave Poil de carotte va devoir se montrer rusé.

M. Lepic arrive de Paris ce matin même. Il ouvre sa malle. Des cadeaux en sortent pour grand frère Félix et sœur Ernestine, de beaux cadeaux, dont précisément (comme c'est drôle !) ils ont rêvé toute la nuit. Ensuite M. Lepic, les mains derrière son dos, regarde malignement Poil de Carotte et lui dit :



– Et toi, qu'est-ce que tu aimes le mieux : une trompette ou un pistolet ?

En vérité, Poil de Carotte est plutôt prudent que téméraire. Il préférerait une trompette, parce que ça ne part pas dans les moins ; mais il a toujours entendu dire qu'un garçon de sa taille ne peut jouer sérieusement qu'avec des armes, des sabres, des engins de guerre. L'âge lui est venu de renifler de la poudre et d'exterminer des choses. Son père connaît les enfants : il a apporté ce qu'il faut.



– J’aime mieux un pistolet, dit-il hardiment, sûr de deviner.

Il va même un peu loin et ajoute :

– Ce n’est plus la peine de le cacher ; je le vois !

– Ah ! dit M. Lepic embarrassé, tu aimes mieux un pistolet ! Tu as donc bien changé ?

[LIRE EN LIGNE LE](#)
[LIVRE AU FORMAT](#)
[PDF](#)

Tout de suite Poil de Carotte se reprend :

– Mais non, va, mon papa, c’était pour rire. Sois tranquille, je les déteste, les pistolets. Donne-moi vite ma trompette, que je te montre comme ça m’amuse de souffler dedans.

MADAME LEPIC

Alors pourquoi mens-tu ? Pour faire de la peine à ton père, n’est-ce pas ? Quand on aime les trompettes, on ne dit

pas qu'on aime les pistolets, et surtout on ne dit pas qu'on voit des pistolets, quand on ne voit rien. Aussi, pour t'apprendre, tu n'auras ni pistolet ni trompette. Regarde-la bien : elle a trois pompons rouges et un drapeau à franges d'or. Tu l'as assez regardée. Maintenant, va voir à la cuisine si j'y suis ; déguerpis, trotte et flûte dans tes doigts.

[Ecouter le livre audio](#)

Tout en haut de l'armoire, sur une pile de linge blanc, roulée dans ses trois pompons rouges et son drapeau à franges d'or, la trompette de Poil de Carotte attend qu'il souffle, imprenable, invisible, muette, comme celle du jugement dernier.

(Regarder la bande annonce)

Un film de
Paul Mesnier
de 1962

(Regarder 4 minutes 30 d'un film de Richard Bohringer)

2003

Extrait n°10 Albert Cohen, Le livre de ma mère

Après le décès de sa mère, Albert Cohen éprouve le besoin d'écrire cette autobiographie. Il nous décrit une mère entièrement dévouée à son fils et regrette de ne pas avoir su être à la hauteur de cet amour inconditionnel. Son regard lucide, parfois ironique, déborde pourtant d'une tendresse infinie. Pourquoi est-il si difficile de manifester au quotidien notre attachement à nos proches ? Faut-il vivre le manque pour prendre la mesure de ce lien ? Le narrateur évoque ici la promenade dominicale au bord de la mer, assis à la terrasse d'une petite baraque, face au casino.

Et on se mettait à manger poliment, à regarder artificiellement la mer, si dépendants l'un de l'autre. C'était le plus beau moment de la semaine, la chimère de ma mère, sa passion : dîner avec son fils au bord de la mer. A voix basse, car elle avait ma pauvre chérie, un complexe d'infériorité pas piqué des coquilles, elle me disait de bien respirer l'air de la mer, de faire une provision d'air pur pour toute la semaine. J'obéissais, tout aussi nigaud qu'elle. Les consommateurs regardaient ce petit imbécile qui ouvrait consciencieusement la bouche toute grande pour bien avaler l'air de la Méditerranée. Nigauds, oui, mais on s'aimait. Et on parlait, on parlait, on faisait des commentaires sur les autres consommateurs, on parlait à voix basse, très sages et bien élevés, on parlait, heureux, quoique moins que lors des préparatifs à la maison, heureux, mais avec quelque tristesse

secrète, qui venait peut-être du sentiment confus que chacun était l'unique société de l'autre. Pourquoi ainsi isolés ? Parce qu'on était pauvres, fiers et étrangers et surtout parce qu'on était des naïfs qui ne comprenaient rien aux trucs du social et n'avaient pas ce minimum de ruse nécessaire pour se faire des relations. Je crois même que notre maladroite tendresse trop vite offerte, notre faiblesse trop visible et notre timidité avaient éloigné de possibles amitiés.

Assis à cette table verte, nous observions les autres consommateurs, nous tâchions d'entendre ce qu'ils disaient, non par vulgaire curiosité mais par soif de compagnie humaine, pour être un peu, de loin, leurs amis. Nous aurions tant voulu en être. Nous nous rattrapions comme nous pouvions en écoutant. C'est laid ? Je ne trouve pas. Ce qui est laid, c'est que sur cette terre il ne suffise pas d'être tendre et naïf pour être accueilli à bras ouverts.

Assis à cette table verte, nous parlions beaucoup pour nous étourdir. Nos éternels sujets de conversation étaient nous deux et mon père et quelques parents dans d'autres villes, mais jamais de tonifiants autres, vraiment autres. Nous parlions beaucoup pour nous dissimuler que nous nous ennuyions un peu et que nous n'étions pas tout à fait suffisants l'un à l'autre. Comme je voudrais maintenant, loin de ces importants que je fréquente quand ça me chante, retrouver Maman et m'ennuyer un peu auprès d'elle.

<http://imaginairecompagnie.fr/wp-content/uploads/2018/10/Le-livre-de-ma-m%C3%A8re-Albert-COHEN.pdf>

Extrait n°11 Rudyard Kipling, Le Livre de la Jungle, Ch II, La chasse de Kaa

Mowgli, abandonné par ses parents dans la jungle, a été élevé par une louve. Mais, la jungle n'est pas faite pour un petit d'homme ! De nombreux dangers le guettent, et de nombreux ennemis : Kaa, le python, et surtout Sheere Khan, le redoutable tigre... Dans le passage suivant, l'Ours Baloo explique à Bagheera, la Panthère Noire, avoir appris à Mowgli les Maîtres Mots de la Jungle appelés à le protéger auprès des oiseaux, du Peuple Serpent, et de tout ce qui passe sur quatre pieds, sauf son propre Clan. Désormais Mowgli, s'il veut se rappeler les mots, peut se réclamer de toute la Jungle.

— Je vais appeler Mowgli pour qu'il te les dise, s'il est disposé. Viens, Petit Frère !

— Ma tête sonne comme un arbre à frelons, dit une petite voix maussade au-dessus de leurs têtes.

Et Mowgli se laissa glisser le long d'un tronc d'arbre. Il avait la mine fâchée, et ce fut avec pétulance qu'au moment de toucher le sol il ajouta :

— Je viens pour Bagheera et non pour toi, vieux Baloo.

— Peu m'importe, dit Baloo, froissé et peiné. Répète alors à Bagheera les Maîtres Mots de la Jungle, que je t'ai appris aujourd'hui.

— Les Maîtres Mots pour quel peuple ? demanda Mowgli, charmé de se faire valoir. La Jungle a beaucoup de langues, et moi je les connais toutes.

— Tu sais quelque chose, mais pas beaucoup. Vois, Bagheera, ils ne remercient jamais leur maître. Jamais le moindre louveteau vint-il remercier le vieux Baloo de ses leçons ?... Dis le mot pour les Peuples Chasseurs, alors... grand savant.

— Nous sommes du même sang, vous et moi, dit Mowgli en donnant aux mots l'accent ours dont se sert tout le Peuple Chasseur.

— Bien... Maintenant, pour les oiseaux.

Mowgli répéta, en ajoutant le cri du vautour à la fin de la phrase.

— Maintenant, pour le Peuple Serpent, dit Bagheera.

La réponse fut un sifflement tout à fait indescriptible, après quoi Mowgli se donna du pied dans le derrière, battit des mains pour s'applaudir lui-même, et sauta sur le dos de Bagheera, où il s'assit de côté, pour jouer du tambour avec ses talons sur le pelage luisant, et faire à Baloo les plus affreuses grimaces qu'il pût imaginer.

— Là... là ! Cela valait bien une petite correction, dit avec tendresse l'Ours brun. Un jour peut-être tu m'en sauras gré.

Puis il se retourna pour dire à Bagheera comment l'enfant avait appris les Maîtres Mots de Hathi, l'Éléphant sauvage, qui sait tout ce qui a rapport à ces choses, et comment Hathi avait mené Mowgli à une mare pour apprendre d'un serpent d'eau le mot

des Serpents, que Baloo ne pouvait prononcer ; et comment Mowgli se trouvait maintenant suffisamment garanti contre tous accidents possibles dans la Jungle, parce que ni serpent, ni oiseau, ni bête à quatre pieds ne lui ferait de mal.

— Personne n'est donc à craindre, conclut Baloo, en caressant avec orgueil son gros ventre fourré.

Pages 35 à 38

https://www.ebooksgratuits.com/pdf/kipling_le_livre_de_la_jungle.pdf

Extrait n°12 Joseph Joffo, Un sac de billes

Paris, 1941. La France est occupée. Joseph et Maurice, deux frères juifs âgés de dix et douze ans, partent seuls sur les routes pour tenter de gagner la zone libre. Jo est un gamin parisien, un joyeux poulbot farceur et dégourdi du 18ème arrondissement. Il est le dernier d'une fratrie de six enfants, et est très proche de Maurice, son aîné de deux ans à peine. Le port de l'Étoile Jaune devient obligatoire pour tous les Juifs ; la menace fait plus que gronder... Les parents de Joseph décident donc que leurs deux cadets doivent fuir pour gagner la zone libre et rejoindre leurs frères aînés à Menton. Avec alors pour tout bagage, une consigne de survie martelée violemment à leurs oreilles : « Ne dis jamais que tu es juif ! », quelque 5 000 francs de l'époque, leur intrépidité, bon sens et innocence, Maurice et Joseph prennent la route de la liberté, celle de tous les dangers.

Je ne me souviens pas du repas, il me reste simplement des sons ténus de cuillères heurtées sur le bord de l'assiette, des murmures pour demander à boire, le sel, des choses de ce genre. Sur une chaise paillée, près de la porte, il y avait nos deux musettes, bien gonflées, avec du linge dedans, nos affaires de toilette, des mouchoirs pliés.

Sept heures ont sonné à l'horloge du couloir.

— Eh bien, voilà, a dit papa, vous êtes parés. Dans la poche de vos musettes, celle qui a la fermeture Eclair, il y a vos sous et un petit papier à l'adresse exacte d'Henri et d'Albert. Je vais vous donner deux tickets pour le métro, vous dites au revoir à maman et vous partez. Elle nous a aidés à enfiler les manches de nos

manteaux, à nouer nos cache-nez. Elle a tiré nos chaussettes. Sans discontinuer, elle souriait et sans discontinuer ses larmes coulaient, je sentis ses joues mouillées contre mon front, ses lèvres aussi, humides et salées. Papa l'a remise debout et s'est esclaffé, le rire le plus faux que j'aie jamais entendu.

— Mais enfin, s'exclama-t-il, on dirait qu'ils partent pour toujours et que ce sont des nouveau-nés ! Allez, sauvez-vous, à bientôt les enfants. Un baiser rapide et ses mains nous ont poussés vers l'escalier, la musette pesait à mon bras et Maurice a ouvert la porte sur la nuit. Quant à mes parents, ils étaient restés en haut. J'ai su plus tard, lorsque tout fut fini, que mon père était resté debout, se balançant doucement les yeux fermés, berçant une douleur immémoriale. Dans la nuit sans lumière, dans les rues désertes à l'heure où le couvre-feu allait bientôt sonner, nous disparûmes dans les ténèbres. C'en était fait de l'enfance.

<https://docplayer.fr/20845023-Joseph-joffo-un-sac-de-billes.html>

BD extraits

<https://www.babelio.com/livres/Kris-Un-sac-de-billes-tome-1-BD/253362/extraits>

Extrait n°13 Hervé Bazin, Vipère au poing

Vipère au poing est un roman largement autobiographique d'Hervé Bazin. Le livre décrit l'enfance et l'adolescence du narrateur, Jean Rezeau, dit "Brasse-Bouillon". Ce dernier décrit ses rapports avec sa famille, et notamment sa mère Paule Pluvignec, dite "Folcoche", une véritable marâtre. Ce roman est un huis clos entre la mère indigne, les trois enfants martyrisés, le père démissionnaire et un précepteur qui change constamment. Dans cet extrait, l'enfant joue à défier sa mère du regard pendant le dîner.

"Et la pistolétade ? Tu sais, Folcoche, la pistolétade !

« Moi, je l'ai pistolétée pendant quatre minutes ! » se vantait Frédie.

Pauvre Chiffe ! Petit prétentieux à paupières faibles ! Si quelqu'un t'a pistolétée, c'est bien moi, je m'en vante. Tu t'en rappelles ? Pardon ! Tu te le rappelles ?... Tu dis toujours : « Je n'aime pas les regards faux. Regardez-moi dans les yeux. Je saurai ce que vous pensez. »

Ainsi tu t'es toi-même prêtée à notre jeu. Tu ne pouvais pas ne plus t'y prêter. Et puis, ça ne te déplaît pas, ma tendre mère ! Au dîner, en silence, voilà le bon moment. Rien à dire. Tu ne me prendras pas en défaut. J'ai les mains sur la table. Mon dos n'offense pas la chaise. Je suis terriblement correct. Aucune faille légale dans mon attitude. Je peux te regarder fixement. Folcoche,

c'est mon droit. Je te fixe donc, je te fixe éperdument. Je ne fais que cela de te fixer. Et je te parle en moi. Je te parle et tu ne m'entends pas. Je te dis : « Folcoche ! regarde-moi donc, Folcoche, je te cause ! » Alors ton regard se lève de dessus tes nouilles à l'eau, ton regard se lève comme une vipère et se balance, indécis, cherchant l'endroit faible qui n'existe pas. Non, tu ne mordras pas, Folcoche ! Les vipères, ça me connaît. Je m'en fous, des vipères. Tu as dit toi-même, un jour, devant moi, que, tout enfant, j'en avais étranglé une... « Une faute impardonnable de ma belle-mère, sifflais-tu, un manque inouï de surveillance ! Cet enfant a été l'objet d'une grande grâce ! » Et, ce disant, le ton de ta voix reprochait cette grâce au Ciel.

Mais ton regard est entré dans le mien et ton jeu est entré dans mon jeu. Toujours en silence, toujours infiniment correct comme il convient, je te provoque avec une grande satisfaction. Je te cause, Folcoche, m'entends-tu ? Oui, tu m'entends. Alors je vais te dire : « T'es moche ! Tu as les cheveux secs, le menton mal foutu, les oreilles trop grandes. T'es moche, ma mère. Et si tu savais comme je ne t'aime pas ! Je te le dis avec la même sincérité que le "va, je ne te hais point" de Chimène, dont nous étudions en ce moment le cornélien caractère. Moi, je ne t'aime pas. Je pourrais te dire que je te hais, mais ça serait moins fort. Oh ! tu peux durcir ton vert de prunelle, ton vert-de-gris de poison de regard. Moi, je ne baisserai pas les yeux. D'abord, parce que ça t'emmerde.

Ensuite, parce que Chiffe me regarde avec admiration, lui qui sait que je tente de battre le record des sept minutes vingt-trois secondes que j'ai établi l'autre jour et qu'il est en train de

contrôler sans en avoir l'air sur la montre-bracelet de ton propre poignet.

Je te pistolète à mort, aujourd'hui. Ce faux jeton de Cropette me regarde aussi : il est bon qu'il sache que je ne le crains pas. Il est bon qu'il ait peur, lui, qu'il réfléchisse aux inconvénients auxquels il s'expose. Je commence à bien lui pincer les fesses quand c'est nécessaire et je serai bientôt assez fort pour lui casser sa sale petite gueule, comme dit Petit- Jean Barbelivien qui ne l'aime pas, car personne, pas même toi qui t'en sers, personne vraiment ne l'aime.

Tu vois, Folcoche, que j'ai mille raisons de tenir le coup, la paupière haute et ne daignant même pas ciller. Tu vois que je suis toujours en face de toi, mon regard tendu vers ta vipère de regard à toi, tendu comme une main et serrant, serrant tout doucement, serrant jusqu'à ce qu'elle en crève. Hélas ! pure illusion d'optique. Façon de parler. Tu ne crèveras pas. Tu siffleras encore. Mais ça ne fait rien. Frédie, par de minuscules coups d'ongle sur la table, vient de m'annoncer que j'ai battu le record, que j'ai tenu plus de huit minutes la pistolétade. Huit minutes, Folcoche ! et je continue... Ah ! Folcoche de mon coeur ! Par les yeux, je te crache au nez. Je te crache au front, je te crache... »

« Frédie ! Tu as fini de faire l'imbécile avec tes ongles. »

C'est fini ! Tu es vaincue. Tu as trouvé le prétexte pour te détourner. L'héritier présomptif, tu le gratifies d'un coup de fourchette, pointes en avant, et, moi-même, tu me gratifies d'un rapide battement de tes cils trop courts, ce qui signifie : « Petit crétin, je te rattraperai à la première occasion. » Et, comme je

souris au millimètre, d'un sourire à peine perceptible pour tout autre que toi, tu te venges en réitérant le coup de fourchette sur le dos de la main de Frédie, en choisissant l'endroit le plus sensible, à la jointure des doigts, là où l'on compte les mois de trente ou trente et un jours. Quatre petites perles de sang apparaissent, parce que tu as frappé un peu trop fort. Frédie me regarde de travers, maintenant. Papa proteste faiblement :

« Je t'ai déjà dit, Paule, de n'employer que le dos de la fourchette. »

Et l'abbé, outré, baisse de vertueuses paupières. Il ne s'y fera pas non plus, celui-là. Il s'en ira bientôt."

Broca, extrait, La pistolétade

https://www.youtube.com/watch?v=g1Vancdiji0&feature=emb_logo

La pistolétade, source Ina

<https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000001581/vipere-au-poing-de-herve-bazin-extrait.html>

Extrait du film de Broca pour se faire une idée du caractère de Folcoche

<https://www.youtube.com/watch?v=LwWopTDcfOM>

Extrait n°14 Eugène Le Roy, Jacquou le croquant

Périgord, 1815. Jacquou a huit ans lorsque son père est condamné aux galères et meurt au bagne quelques mois plus tard. Peu de temps après, sa mère meurt de misère et de chagrin. Le jeune garçon jure de se venger de l'arrogant comte de Nansac, responsable de l'arrestation de son père. Quinze ans plus tard, révolté par la misère et les mauvais traitements qui s'acharnent sur lui et les siens, Jacquou rassemble les paysans et les persuade de combattre la tyrannie du comte.

Tandis que j'étais là, rêvant vaguement au sort qui m'attendait, l'Angélus de midi sonna dans le clocher, envoyant au loin, sur la campagne brûlée par le soleil, un son clair, et faisant vibrer la muraille massive contre laquelle je m'étais adossé. Puis la cloche se tut, et le curé sortit de l'église, où il venait sans doute de remplacer son marguillier occupé à la moisson. En me voyant, il s'arrêta et me dit avec une voix forte, mais bonne pourtant :

– Que fais-tu là, petit ?

Je m'étais levé, et, pendant que je lui racontais mon histoire, en gros, il me regardait d'un air de compassion. J'étais bien fait pour ça, car, depuis que je traînais mes habillements, ils étaient en guenilles. Ma culotte trouée laissait voir ma peau, et, toute effilochée, ne me venait guère qu'au-dessus du genou, tenue tant bien que mal par une cheville de bois à mode de bouton. Ma

veste était de même, déchirée partout, et ma chemise, sale, usée et toute percée. Mes pieds nus et poussiéreux étaient égratignés par les ronces, et mes jambes de même. J'étais nu-tête aussi, mais, dès cette époque, j'avais une épaisse tignasse qui me gardait du soleil et de la pluie. À mesure que le curé m'examinait, je voyais, dans ses yeux couleur de tabac, sourdre une grande pitié. C'était un homme de taille haute, fort, aux cheveux noirs grisonnants, au front carré, aux joues charbonnées par une barbe rude de deux jours. Son grand nez droit, charnu, partageait une figure maigre, et son menton avancé, avec un trou au milieu, finissait de lui donner un air dur qui m'effrayait un peu ; mais ses yeux, où se reflétait la bonté de son cœur, me rassuraient. Quand j'eus fini de parler, le curé me dit :

– Viens avec moi.

La maison curiale était là, tout près de l'église, la porte donnant sur la petite place, pas loin d'un vieux puits à la margelle usée par les cordes à puiser l'eau. Entré que je fus derrière le curé, sa servante, qui était en train de tremper la soupe, s'écria :

– Eh ! qui m'amenez-vous là ?

– Tu le vois, un pauvre enfant mal couvert et qui n'a plus ni père ni mère.

– Mais il doit avoir des poux ?

Moi, je secouai la tête, ce qui amena sur les lèvres du curé un petit commencement de sourire, tandis qu'il répondait à sa chambrière :

– S’il en a, ma pauvre Fantille, nous les lui ôterons ; le plus pressé, c’est de le faire manger, car je crois que depuis quelque temps il ne vit pas trop bien.

Et là-dessus, allant au vaisselier, il y prit une assiette de faïence à fleurs, une cuiller d’étain, et ensuite remplit l’assiette d’une bonne soupe aux choux.

– Tiens, mange.

https://www.ebooksgratuits.com/pdf/le_roy_jacquou_le_croquant.pdf

Rencontre avec le curé

<https://www.youtube.com/watch?v=FCYr9f05yY0>

Extrait qui présente la relation entre l’enfant et le curé dont la volonté est de le conduire au pardon

<https://www.youtube.com/watch?v=OiX5wUGbkOY>

Extrait n°15 Jules Verne, Un Capitaine de 15 ans

Un capitaine de quinze ans raconte les péripéties du jeune Dick Sand, embarqué sur le baleinier le Pilgrim entre la Nouvelle-Zélande et l'Amérique. Une chasse catastrophique décime tout l'équipage et le jeune homme se retrouve seul à pouvoir commander à bord et à ramener chez elle la femme de l'armateur et son petit garçon.

Ce fut lorsqu'il était mousse à bord d'un navire de commerce, que Dick Sand fut remarqué par le capitaine Hull. Ce brave marin prit aussitôt en amitié ce brave et jeune garçon, et il le fit connaître plus tard à son armateur James-W. Weldon. Celui-ci ressentit un vif intérêt pour cet orphelin, dont il compléta l'éducation à San-Francisco, et il le fit élever dans la religion catholique, à laquelle sa famille appartenait.

Pendant le cours de ses études, Dick Sand se passionna plus particulièrement pour la géographie, pour les voyages, en attendant qu'il eût l'âge d'apprendre la partie des mathématiques qui se rapporte à la navigation. Puis, à cette portion théorique de son instruction, il ne négligea point de joindre la pratique. Ce fut comme novice qu'il put s'embarquer pour la première fois sur le Pilgrim. Un bon marin doit connaître la grande pêche aussi bien que la grande navigation. C'est une bonne préparation à toutes les éventualités que comporte la carrière maritime. D'ailleurs, Dick Sand partait sur un navire de James-W. Weldon, son bienfaiteur, commandé par son protecteur, le capitaine Hull. Il se trouvait donc dans les

conditions les plus favorables. Dire jusqu'où son dévouement aurait été pour la famille Weldon, à laquelle il devait tout, cela est superflu. Mieux vaut laisser parler les faits. Mais on comprendra combien le jeune novice fut heureux, lorsqu'il apprit que Mrs. Weldon allait prendre passage à bord du Pilgrim. Mrs. Weldon, pendant quelques années, avait été une mère pour lui, et, en Jack, il voyait un petit frère, tout en tenant compte de sa situation vis-à-vis du fils du riche armateur. Mais, – ses protecteurs le savaient bien, – ce bon grain qu'ils avaient semé était tombé dans une terre généreuse. Sous la sève de son sang, le cœur de l'orphelin se gonflait de reconnaissance, et, s'il fallait donner un jour sa vie pour ceux qui lui avaient appris à s'instruire et à aimer Dieu, le jeune novice n'hésiterait pas à le faire. En somme, n'avoir que quinze ans, mais agir et penser comme à trente, c'était tout Dick Sand.

https://www.ebooksgratuits.com/pdf/verne_capitaine_quinze_ans.pdf

Extrait n°16 Anne Frank, Journal

Anne Frank est née le 12 juin 1929 à Francfort. Sa famille a émigré aux Pays-Bas en 1933. À Amsterdam, elle connaît une enfance heureuse jusqu'en 1942, malgré la guerre. Le 6 juillet 1942, les Frank s'installent clandestinement dans " l'Annexe " de l'immeuble du 263, Prinsengracht. Le 4 août 1944, ils sont arrêtés sur dénonciation. Déportée à Auschwitz, puis à Bergen-Belsen, Anne meurt du typhus en février ou mars 1945, peu après sa sœur Margot. La jeune fille a tenu son journal du 12 juin 1942 au 1er août 1944, et son témoignage, connu dans le monde entier, reste l'un des plus émouvants sur la vie quotidienne d'une famille juive sous le joug nazi.

Dimanche 13 juin 1943.

Chère Kitty,

Pour mon anniversaire, Père m'a écrit un compliment qui est trop joli pour n'en pas faire mention. Pim ne peut composer de poèmes qu'en allemand, et Margot s'est chargée de la traduction. D'après le fragment que je cite ici, tu pourras juger si Margot ne s'est pas bien acquittée de sa tâche. Je supprime le début, qui n'est qu'un résumé des événements de l'année écoulée : Gamine n'étant plus, et pourtant la plus jeune, La vie n'est pas facile ; chacun veut se faire Un peu ton maître et, comme tel, s'octroie, A ton grand désespoir, des droits : « C'est moi qui te le dis. » « Je sais par expérience « Les choses à prendre ou à laisser. » Jour après jour Toute l'année, Tu les entends ces sacrées vérités. Les défauts des prêcheurs Jamais n'ont d'importance. Leurs blâmes jamais ne leur coûtent Et toi

seule en portes le poids. Mais tes parents n'ont jamais le beau rôle, A toujours être juges Sans toujours être justes. Blâmer les grands paraîtrait singulier Venant de toi. Ça va sans dire. Entourée que tu es De vieux grincheux, et leurs prêchi-prêcha Que tu dois avaler comme pilule amère Pour la paix conserver. Mais si le temps s'écoule, il n'est pas gaspillé, Car il y a l'étude Et il y a les livres. Et lire désennuie. Un point plus délicat, c'est la coquetterie. « Que mettrai-je aujourd'hui ? Que mettrai-je demain ? De culotte, je n'en ai point. Ma chemise, c'est un lambeau. Mes chaussures qui n'en sont plus. Ah ! Quelle plaie, quelles calamités ! »

Je supprime aussi le passage de la boustifaille, que Margot n'est pas arrivée à mettre en vers. Ne trouves-tu pas ce poème joli ? J'ai d'ailleurs été très gâtée : très beaux cadeaux, entre autres un gros livre sur mon sujet préféré : la Mythologie de Hellas et de Rome. A propos de sucrerie, je n'ai pas à me plaindre non plus ; comme benjamine, je pense que chacun m'a sacrifié un peu de ses dernières réserves. On m'a vraiment fait trop d'honneur, étant donné les circonstances, et j'ai plus que je ne mérite.

A toi,

Anne.

Extrait n°17 Louisa May Alcott, Les Quatre filles du docteur March, Ch IV

— Quand reviendra-t-il, maman ? demanda Beth, dont la voix tremblait un peu.

— Pas avant plusieurs mois. À moins qu'il ne soit malade, votre père remplira fidèlement sa part de devoir, et nous ne devons pas lui demander de revenir une minute plus tôt qu'il ne le doit. Maintenant, je vais vous lire sa lettre. »

Elles se groupèrent toutes autour du feu. Meg et Amy se placèrent sur les bras du grand fauteuil de leur mère, Beth à ses pieds, et Jo s'appuya sur le dos du fauteuil, afin que, si la lettre était émouvante, personne ne put la voir pleurer.

Dans ces temps de guerre, toutes les lettres étaient touchantes, et surtout celles des pères à leurs enfants. Celle-ci était non pas gaie, mais pleine d'espoir ; elle contenait des descriptions animées de la vie des camps et quelques nouvelles militaires. Il pensait que cette guerre, plus funeste qu'aucune autre, puisqu'elle avait le malheur d'être une guerre civile, prendrait fin plus tôt qu'on n'avait osé l'espérer. À la dernière page seulement, le cœur de l'écrivain se desserrait tout à fait, et le désir de revoir sa femme et ses petites filles y débordait.

« Donnez-leur à toutes de bons baisers, dites-leur que je pense à elles tous les jours et que chaque soir je prie pour elles. De tout temps, leur affection a été ma plus grande joie, et un an de séparation c'est bien cruel ; mais rappelez-leur que nous devons tous travailler et faire profit même de ces jours de tristesse.

J'espère qu'elles se souviennent de tout ce que je leur ai dit. Elles sont de bonnes filles pour vous ; elles remplissent fidèlement leurs devoirs ; elles n'oublient pas de combattre leurs ennemis intérieurs, et auront remporté de telles victoires sur elles-mêmes, que, quand je reviendrai, je serai plus fier encore de « mes petites femmes » et que je leur devrai de les aimer encore plus si c'est possible. »

Elles se mouchaient toutes pour cacher leurs larmes lorsque leur mère lut ce passage. Jo ne fut pas honteuse de la grosse larme qui avait élu domicile au bout de son nez, et Amy ne craignit pas de défriser ses cheveux lorsque, tout en pleurs, elle se cacha sur l'épaule de sa mère, en s'écriant :

« Je suis très égoïste ; mais je tâcherai réellement d'être meilleure, pour que notre père ne soit pas désappointé en me revoyant.

— Nous tâcherons toutes, s'écria Meg ; je ne penserai plus autant à ma toilette, et, si je peux, j'aimerai le travail.

— Et moi, j'essaierai d'être ce qu'il aime à m'appeler : une petite femme ; je ne serai pas brusque et impatiente, et je ferai, mon devoir ici au lieu de désirer être ailleurs », dit Jo, qui pensait que ne pas se mettre en colère était bien plus difficile que de combattre une douzaine de rebelles. Beth ne dit rien ; mais elle essuya ses larmes et se mit à tricoter de toutes ses forces, faisant tout de suite son devoir le plus proche, et prenant, dans sa tranquille petite âme, la résolution d'être, lorsqu'arriverait le jour tant désiré du retour de son père, tout ce qu'il désirait qu'elle fut.

Extrait n°18 Jean Giono, Jean Le Bleu

Dans ce récit autobiographique, Jean Giono raconte les événements qui l'ont marqué et s'attarde ici sur une découverte qui va changer sa vie lors d'un séjour chez les bergers.

- Lis, dit l'homme noir. Il me donna l'Iliade.

J'allai m'asseoir sur la pierre du seuil.

Les rossignols du lavoir chantaient encore.

L'orage maintenant tenait tout le rond du ciel. Tout le jour se passa en silence ; toute la nuit. Le lendemain, le ciel était libre et clair. Les hommes et les femmes sortirent pour attaquer.

Je lus l'Iliade au milieu des blés mûrs. On fauchait sur tout le territoire. Les champs lourds se froissaient comme des cuirasses. Les chemins étaient pleins d'hommes portant des faux. Des hurlements montaient des terres où l'on appelait les femmes. Les femmes couraient dans les éteules. Elles se penchaient sur les gerbes ; elles les relevaient à pleins bras - et on les entendait gémir ou chanter. Elles chargeaient les chars. Les jeunes hommes plantaient les fourches de fer, relevaient les gerbes et les lançaient. Les chars s'en allaient dans les chemins creux. Les chevaux secouaient les colliers, hennissaient, tapaient du pied. Les chars vides revenaient au galop, conduits par un homme debout qui fouettait les bêtes et serrait rudement dans son poing droit toutes les rênes de l'attelage. Dans l'ombre des buissons on trouvait des hommes étendus, bras dénoués, aplatis

contre la terre, les yeux fermés ; et, à côté d'eux, les faucilles abandonnées luisaient dans l'herbe.

Nous allions garder le troupeau. La colline aimée des bêtes était juste au-dessus des moissons. L'homme noir se couchait dans l'ombre chaude des genévriers ; je m'allongeais à côté de lui. Nous restions un moment à souffler et à battre des paupières. Le chemin de la colline, avec ses pierres rondes, restait longtemps à se tordre, tout étincelant dans le noir de mes yeux.

- Et le livre ?

- Il est là.

Il fouillait dans la musette. L'Iliade était là, collée contre le morceau de fromage blanc.

Cette bataille, ce corps à corps danseur qui faisait balancer les gros poings comme des floquets de fouets, ces épieux, ces piques, ces flèches, ces sabres, ces hurlements, ces fuites et ces retours, et les robes de femmes qui flottaient vers les gerbes étendues : j'étais dans l'Iliade rousse. [...] Il avait, en lisant, une science du texte - je sais, à présent ce que c'est ; il entrait sensuellement dans le texte -, une telle intelligence de la forme, de la couleur, du poids des mots, que sa voix m'impressionnait non pas comme un son, mais comme une vie mystérieuse créée devant mes yeux. Je pouvais fermer mes paupières, la voix entrait en moi. C'est en moi qu'Antiloque lançait l'épieu. C'est en moi qu'Achille damait le sol de sa tente, dans la colère lourde de ses pieds. C'est en moi que Patrocle

saignait. C'est en moi que le vent de la mer se fendait sur les proues.

Je sais que je suis un sensuel. [Mon père] a vu, lui, le premier, avec ses yeux gris, cette sensualité qui me faisait toucher un mur et imaginer le grain de pore d'une peau. Cette sensualité qui m'empêchait d'apprendre la musique, donnant un plus haut prix à l'ivresse d'entendre qu'à la joie de se sentir habile, cette sensualité qui faisait de moi une goutte d'eau traversée de soleil, traversée des formes et des couleurs du monde, portant, en vérité, comme la goutte d'eau, la forme, la couleur, le son, le sens marqué dans ma chair. [...] Avec une prescience d'insecte il a donné à la petite larve que j'étais les remèdes ; un jour ça, un autre jour ça ; il m'a chargé de plantes, d'arbres, de terre, d'hommes, de collines, de femmes, de douleur, de bonté, d'orgueil, tout ça en remèdes, tout ça en provisions, tout ça en prévision de ce qui aurait pu être une plaie. Il a donné le bon pansement à l'avance pour ce qui aurait pu être une plaie, pour ce qui, grâce à lui, est devenu dans moi un immense soleil. Si l'on a l'humilité de faire appel à l'instinct, à l'élémentaire, il y a dans la sensualité une sorte d'allégresse cosmique.

Extrait n°19 Jean-Jacques Rousseau, Confessions

J'étudiais un jour seul ma leçon dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avait mis sécher à la plaque les peignes de Mlle Lamercier. Quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont tout un côté de dents était brisé. À qui s'en prendre de ce dégât ? personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge : je nie d'avoir touché le peigne. M. et Mlle Lamercier se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent ; je persiste avec opiniâtreté ; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux ; elle méritait de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition ; mais pour le coup ce ne fut pas par Mlle Lamercier qu'elle me fut infligée. On écrivit à mon oncle Bernard ; il vint. Mon pauvre cousin était chargé d'un autre délit, non moins grave : nous fûmes enveloppés dans la même exécution. Elle fut terrible. Quand, cherchant le remède dans le mal même, on eût voulu pour jamais amortir mes sens dépravés, on n'aurait pu mieux s'y prendre. Aussi me laissèrent-ils en repos pour longtemps.

On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait. Repris à plusieurs fois et mis dans l'état le plus affreux, je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort, et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant, car on n'appela pas autrement ma constance. Enfin je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant.

Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure, et je n'ai pas peur d'être aujourd'hui puni derechef pour le même fait ; eh bien, je déclare à la face du Ciel que j'en étais innocent, que je n'avais ni cassé, ni touché le peigne, que je n'avais pas approché de la plaque, et que je n'y avais pas même songé. Qu'on ne me demande pas comment ce dégât se fit : je l'ignore et ne puis le comprendre ; ce que je sais très certainement, c'est que j'en étais innocent.

https://www.ebooksgratuits.com/pdf/rousseau_les_confessions.pdf

https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/rousseau_les_confessions.pdf

Extrait n°20 Victor Hugo, Les Misérables, La mort de Gavroche, V, 1

Le petit Gavroche, fils des Thénardier devenu gamin des rues, trouve la mort sur les barricades, le 5 juin 1832, lors d'une manifestation républicaine.

A force d'aller en avant, il parvint au point où le brouillard de la fusillade devenait transparent. Si bien que les tirailleurs de la ligne rangés et à l'affût derrière leur levée de pavés, et les tirailleurs de la banlieue massés à l'angle de la rue, se montrèrent soudainement quelque chose qui remuait dans la fumée. Au moment où Gavroche débarrassait de ses cartouches un sergent gisant près d'une borne, une balle frappa le cadavre.

- Fichtre ! fit Gavroche. Voilà qu'on me tue mes morts.

Une deuxième balle fit étinceler le pavé à côté de lui. Une troisième renversa son panier. Gavroche regarda, et vit que cela venait de la banlieue.

Il se dressa tout droit, debout, les cheveux au vent, les mains sur les hanches, l'œil fixé sur les gardes nationaux qui tiraient, et il chanta :

On est laid à Nanterre,

C'est la faute à Voltaire,

Et bête à Palaiseau,

C'est la faute à Rousseau.

Puis il ramassa son panier, y remit, sans en perdre une seule, les cartouches qui étaient tombées, et, avançant vers la fusillade, alla dépouiller une autre giberne. Là, une quatrième balle le manqua encore. Gavroche chanta :

Je ne suis pas notaire,

C'est la faute à Voltaire,

Je suis petit oiseau,

C'est la faute à Rousseau.

Une cinquième balle ne réussit qu'à tirer de lui un troisième couplet :

Joie est mon caractère,

C'est la faute à Voltaire,

Misère est mon trousseau,

C'est la faute à Rousseau.

Cela continua ainsi quelque temps.

Le spectacle était épouvantable et charmant. Gavroche, fusillé, taquinait la fusillade. Il avait l'air de s'amuser beaucoup. C'était le moineau becquetant les chasseurs. Il répondait à chaque décharge par un couplet. On le visait sans cesse, on le manquait toujours. Les gardes nationaux et les soldats riaient en l'ajustant. Il se couchait, puis se redressait, s'effaçait dans un coin de porte, puis bondissait, disparaissait, reparaisait, se sauvait, revenait, ripostait à la mitraille par des pieds de nez, et

cependant pillait les cartouches, vidait les gibernes et remplissait son panier. Les insurgés, haletants d'anxiété, le suivaient des yeux. La barricade tremblait ; lui, il chantait. Ce n'était pas un enfant, ce n'était pas un homme ; c'était un étrange gamin fée. On eût dit le nain invulnérable de la mêlée. Les balles couraient après lui, il était plus leste qu'elles. Il jouait on ne sait quel effrayant jeu de cache-cache avec la mort ; chaque fois que la face camarde du spectre s'approchait, le gamin lui donnait une pichenette.

Une balle pourtant, mieux ajustée ou plus traître que les autres, finit par atteindre l'enfant feu follet. On vit Gavroche chanceler, puis il s'affaissa. Toute la barricade poussa un cri ; mais il y avait de l'Antée dans ce pygmée ; pour le gamin toucher le pavé, c'est comme pour le géant toucher la terre ; Gavroche n'était tombé que pour se redresser ; il resta assis sur son séant, un long filet de sang rayait son visage, il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup, et se mit à chanter :

Je suis tombé par terre,

C'est la faute à Voltaire,

Le nez dans le ruisseau,

C'est la faute à...

Il n'acheva point. Une seconde balle du même tireur l'arrêta court. Cette fois il s'abattit la face contre le pavé, et ne remua plus. Cette petite grande âme venait de s'envoler.

https://www.ebooksgratuits.com/pdf/hugo_les_miserables_jean_valjean.pdf

Ch XV, Gavroche dehors, p77 à 81